

Daniel FAIVRE – Daniel Faivre est historien des religions, particulièrement spécialisé dans la civilisation de l’Israël biblique sur laquelle il a déjà publié plusieurs ouvrages, dont les deux derniers sont *La Bible ou le livre des plaisirs corrompus* (L’Harmattan, 2019) et *À la recherche du peuple de la Bible*, vol. 1 (L’Harmattan, 2020). Il a dirigé également la publication d’un certain nombre d’ouvrages collectifs, en particulier *La mort en questions* (Érès, 2013) ou *Religion et violence* (L’Harmattan, 2018).

Ancien enseignant bisontin au lycée Pasteur, devenu avignonnais depuis peu, il donne des cours d’anthropologie à l’Espace éthique de la faculté de médecine de l’université Paris-Sud, à l’hôpital Saint-Louis ainsi que des conférences à l’université du temps libre et à l’université populaire d’Avignon.

Il est également attaché à l’enseignement de l’histoire des religions, comme le montre par exemple son article « De la complexité d’enseigner une histoire biblique laïque », dans le n° 145 des *Cahiers d’Histoire*.

Enfin, outre ses écrits « savants », il est aussi l’auteur de sept romans et vient de faire paraître un recueil de nouvelles sur le cinéma (*Cinémato...graphie*, L’Harmattan, 2020).

[Bio-bibliographie parue dans *Lettres comtoises* n° 15, décembre 2020]

Daniel FAIVRE, *La Première Femme*, Paris, L’Harmattan, 2012, 338 p., 28 €.



Daniel Faivre exploite dans ce roman original son impressionnante érudition d’historien des religions. L’héroïne de cette fiction est Lilith, fille de la nuit, séductrice, insoumise, « la première femme », née de l’union de Yahweh et d’Adamah, Mère de fécondité.

Le Dieu de la Bible impose son unicité en se confrontant aux dieux babyloniens, cananéens ou égyptiens, en une épopée mythologique d’un monde d’avant le temps qui mêle les hommes aux anges et aux démons dans une sorte d’Iliade primitive.

L’auteur revisite de façon très originale les plus célèbres épisodes de la Bible (Le Jardin d’Eden, Babel, Noé, Abraham, Moïse) à travers les yeux d’or aux pupilles fendues de la belle Lilith dont nous suivons passionnément les innombrables aventures, les nombreuses amours et l’incessant combat contre son père. Lilith parvient à infléchir le cours des choses, à sauver l’humanité du déluge, à retenir le bras d’Abraham, à sortir le peuple élu de l’esclavage en Égypte et à tenter de substituer un dieu d’amour à un dieu de crainte. Le lecteur se laisse captiver par une densité rare de personnages pittoresques aux origines diverses, Satan, Enki, Siduri, Seth, Bélial, Zeus, Baal. La lecture est soutenue par un style qui se fait parfois épique comme dans l’incipit du roman :

Lorsque, là-haut, l’écharpe d’or du grand Luminaire dénuda les hauteurs du mont Horeb, les deux chérubins firent paraître l’accusé devant le tribunal.

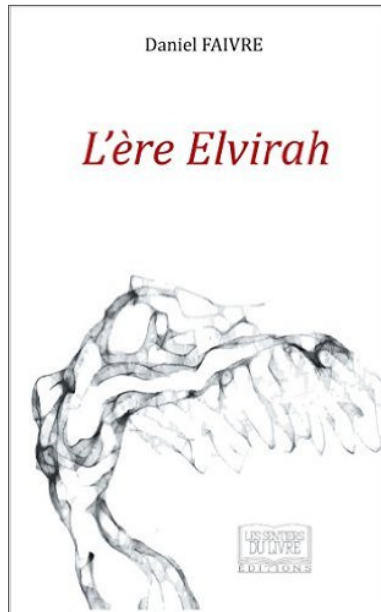
Le romancier manie en même temps l’humour avec beaucoup de verve, il arrive à Yahweh de féconder les filles des hommes « comme le premier olympien venu », les anges font la fête en forçant sur l’hydromel et pour Adam, YSVH est le « patron ». Reconnaissons que ce mélange indissociable d’épopée et d’humour approximatif peut autant déplaire qu’amuser, selon l’humeur...

Le lecteur sera sans nul doute séduit par l’irrésistible Lilith et le rythme entraînant du roman mais il risque aussi de se sentir par moment submergé par le flot baroque des propos. Une correction sélective n’aurait-elle pas permis d’élaguer un ensemble parfois touffu et confus ?

Malgré ces réserves, cette relecture de l’Ancien Testament dans une perspective satirique, iconoclaste et féministe reste vraiment très intéressante et réjouissante.

Françoise Maillot

Daniel FAIVRE, *L’Ère Elvirah*, Nantes, Les Sentiers du Livre éditions, février 2015, 240 p., 18 €.



Elvire Hallier a hérité de sa mère une beauté éblouissante mais contrairement à Kristina, elle se révèle une artiste dépourvue de tout talent, comme le constate avec accablement son professeur aux Beaux-Arts.

Cependant c’est une fille ambitieuse qui a décidé de réussir. Fille de galeriste, elle connaît les codes et maîtrise parfaitement le jargon amphigourique du milieu artistique. Le 25 octobre 1994, elle se fait connaître en se mettant en scène, nue, dans la célèbre galerie de son père. Devenue Elvirah (Elle-vir-ah¹) elle multiplie ensuite les installations où elle livre le plus intime d’elle-même : des mèches de cheveux, des rognures d’ongles mais aussi le sang de ses menstrues ou le sperme de son mari sans parler du fœtus dont elle a avorté ou de sa tumeur cancéreuse.

Car Elvirah a aussi hérité de sa mère un cancer très grave. Elle décide de se rendre en Suisse pour un suicide assisté. Coup de théâtre ! C’est sa propre fille qui absorbe le poison létal et meurt à sa place.

Elvirah, elle, guérit de façon miraculeuse et, cent ans plus tard, elle est devenue une très vieille dame à la longévité extraordinaire qui a sacrifié toute sa famille à ce qu’elle considère comme de l’art.

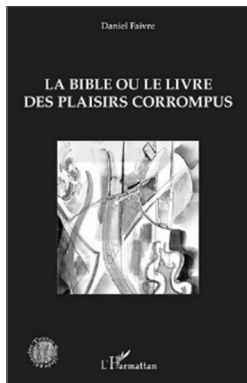
Dans ce texte truculent qui dose humour et érotisme, Daniel Faivre aborde des sujets sérieux sans jamais se prendre au sérieux : la réussite à tout prix, l’égotisme de l’artiste, le cancer, la fin de vie. Il ridiculise particulièrement le monde de l’art contemporain et ses dérives.

La lecture de ce roman un peu déjanté permettra sans aucun doute au lecteur d’oublier la canicule ou les intempéries et de passer un bon moment.

Françoise Maillot

1. Elle : élément féminin ; Vir : élément masculin (en latin) ; Ah : suffixe féminin hébreu.

Daniel FAIVRE, *La Bible ou le livre des plaisirs corrompus*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Histoire, Textes, Sociétés », 2019, 252 p., 26 €.



[*Quatrième page de couverture* :] « La Bible apparaît généralement comme un livre austère, ce qu'elle est indubitablement, minorant le plaisir des hommes ou, à tout le moins, le subordonnant à celui de Dieu. Mais les choses ne sont pas aussi tranchées et le texte laisse apparaître, dans ses interstices, des bribes de gaieté, de joie, de jouissance parfois, qui laissent deviner des attitudes, des espoirs, des désirs même d'un bonheur plus matériel, pour une existence moins précaire, moins morne.

Cependant, tous ces plaisirs ne se disent pas de la même manière selon les auteurs et selon les époques. Quand l'imaginaire des anciens Israélites admettait encore d'autres divinités, on relève une grande tolérance dans les propos car les plaisirs des hommes étaient à l'image, certes à taille réduite, de ceux qu'ils prêtaient à leurs dieux. Mais lorsqu'ils abordèrent le grand virage monothéiste, sans doute à partir de l'Exil à Babylone, ils privèrent leur dieu devenu unique de ses anciennes joies, amorçant par contrecoup une législation très restrictive pour celles des hommes, qui hiérarchisa pour longtemps bonheurs licites et jouissances interdites.

Cet ouvrage se propose donc d'emprunter à rebours les sentiers du plaisir biblique, pour tenter de comprendre la manière dont ils furent progressivement corrompus par l'émergence du monothéisme. »